

## ABONNEMENTS

## LYON

Un an . . . . . 7 fr.  
Six mois . . . . . 4 »

## DÉPARTEMENTS

Un an . . . . . 9 fr.  
Six mois . . . . . 5 »

## ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

## LA VÉRITÉ



## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libr., au Palais-Royal

## AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

## LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(8<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N°)

Un ancien auteur rapporte encore que « des païens avaient coutume de dire : C'est pour honorer Dieu invisible que nous nous prosternons devant ses images sensibles (1). » D'un autre côté, Bardessane nous déclare que « les Chinois ont eu pour loi de ne pas adorer d'idoles (2). » Et un savant historien ajoute : « Que l'on consulte tous les monuments, tous les ouvrages canoniques de cette nation ; qu'on parcoure la partie ancienne de ses annales, on n'y découvrira, pendant une longue suite de règnes, aucune trace d'idolâtrie (3). » Il en est de même des Perses. « Tant d'après les passages des anciens, bien lus et bien interprétés, que d'après les textes formels et l'esprit du zend-avesta, il est aujourd'hui, observe M. Parisot, parfaitement convenu que les Perses n'étaient point idolâtres (4). » Au rapport du docte Fréret, « les mages de ce peuple protestent que ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais rendu de culte au soleil, aux éléments, aux parties de l'univers matériel, et que leur culte n'a jamais eu d'autres objets que le Dieu suprême et les *intelligences* qui gouvernent l'univers sous ses ordres. Les mages de l'Inde, que rien n'aurait obligés à dénigrer la doctrine contraire, si elle eût fait partie de leur religion, parlent là-dessus comme ceux qui ont vécu au milieu des mahométans (5). » Le voyageur Bernier ayant questionné sur ce sujet des Indous de Bénarès : « Nous avons véritablement, lui répondirent-ils, dans nos temples quantité de statues diverses, auxquelles nous rendons beaucoup d'honneurs, nous prosternant devant elles et leur présentant des fleurs, du riz, des huiles de senteur, du safran et d'autres choses semblables, avec beaucoup de cérémonies. Néanmoins nous ne croyons point que ces statues soient ou Brahma lui-même, ou Bochen lui-même, et ainsi des autres, mais seulement leurs images, leurs représentations ; et nous ne leur rendons ces honneurs qu'à cause de ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos temples, parce qu'il est nécessaire, pour bien faire la prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit. Et quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais

celui qui est représenté par la statue. Au reste, nous reconnaissons que c'est Dieu qui est le Maître absolu et le seul tout-puissant. Voilà, sans ajouter ni diminuer, « dit Bernier, » la solution qu'ils me donnèrent (6). »

Aurait-on voulu exiger que les païens ne qualifiassent pas de dieux et demi-dieux les Esprits célestes ou les Esprits terrestres élevés, lorsqu'on voit la même appellation donnée par les chrétiens aux mêmes ?

Saint Paul (première épître aux Corinthiens, c. 8) avoue « qu'il existe en effet plusieurs dieux ; mais nous ne leur reconnaissons qu'un chef unique, père de toutes choses et d'eux-mêmes. » Il prend bien ici le nom de *dieux* dans la même signification que les païens.

Saint Paul n'est pas isolé ; nous lisons dans les commentaires sur saint Jean par Origène (liv. 2, n. 2) : « Le Dieu éternel a droit à plus d'hommages, seul il a le droit à l'adoration véritable et non pas les autres *dieux* qui vivent avec lui et sont ses ministres et ses subordonnés, étant lui-même leur Dieu et leur créateur. »

Saint Augustin dit : « Les démons (ici le terme est pris comme mauvais Esprits) ne peuvent être amis des Dieux pleins de bonté, que nous nommons les saints Anges (*de civit. Dei*, l. 8, c. 24).

Saint Justin, dans son discours aux Grecs, n. 5, dit : « En suivant bien la foi, nous pouvons devenir des dieux. » Saint Théophile (*Ad antolyceum*, l. 2, n. 27) : « Dieu a destiné l'homme à devenir un Dieu. » Saint Irénée (*Contrà hæreses*, l. 4, c. 38) dit : « Nous ne sommes encore que des hommes, mais un jour nous serons des dieux. »

Serions-nous donc bien venus à critiquer chez les autres peuples des appellations maintenues par le christianisme ? *Dieux* signifiait dans ce langage universel, des Esprits très-élevés et très-puissants, ce que le spiritisme aujourd'hui nomme Esprits purs.

Nous avons vu jusqu'à présent les croyances traditionnelles de tous les peuples, à l'égard des dieux, demi-dieux, héros, génies, bons démons, et nous n'avons presque pas parlé des pervers du monde spirituel, sinon incidemment. Nous allons plus spécialement faire mention des usages antiques envers les mauvais Esprits.

Le nom de Mania, donné par les Grecs à la folie furieuse, était dérivé du radical man, mem, signifiant âme des morts,

lequel se retrouve sous la forme manes dans la langue latine. En effet, les Latins pensaient que le furieux était agité par les mânes, par la déesse Mania, la mère des lares et des mânes. Les hallucinations des fous étaient prises pour des spectres, des lémures qui les poursuivaient. A Rome, on appelait en conséquence l'insensé *larvarum plenus*, *larvatus* (7), c'est-à-dire celui que troublent les larves ou fantômes; parfois on le qualifiait de *Cerritus* (8), parce qu'on le supposait en butte à la vengeance de Cérés, la déesse de la terre, celle qui garde dans son sein les âmes des morts (9). Les dieux exercent leur influence sur les diverses parties du corps, et peuvent, pour ainsi dire, s'y loger. C'est ce qui résulte d'une autre inscription, dont un égyptologue distingué, M. Chabas, a donné l'interprétation (10). Elle renferme un ensemble d'invocations adressées à certaines divinités ou génies, ayant pour objet d'obtenir que le défunt soit préservé de toute attaque de la part des Esprits maudits qui peuvent maîtriser ses membres; qu'il ne soit pas pénétré par l'âme d'un mort ou d'une morte. Les Egyptiens admettaient donc comme les Grecs que les morts peuvent se transporter partout à leur gré, et se revêtir de formes diverses; d'où il suit que les bons comme les mauvais Esprits pouvaient entrer dans le corps humain. Pour les chasser, on prononçait des paroles sacramentelles, on aspergeait la maison avec le suc de certaines plantes. C'est ce que nous apprend le texte de M. Chabas.

Nous ne savons rien de la doctrine de la possession chez les Assyriens, mais l'anecdote du prince de Bakhtan nous montre qu'en Mésopotamie avaient cours les mêmes idées qu'en Egypte. Les Perses admettaient que les Dews, ou mauvais Esprits, cherchent à distraire l'homme de ses devoirs et à s'insinuer dans son corps (11), et ils les chassaient par des prières.

Les Aryas attribuaient les maladies aux Bakhasas, ou mauvais démons (12). Les Indous professent encore les mêmes idées, et recourent sans cesse à des sortilèges, à des incantations, pour écarter les Esprits, guérir les maladies et expulser les démons.

(1) L'auteur des *Recognitiones*, l. 5, n. 23.

(2) Cité par Eusèbe; *Præparatio evangelica*, I, 6, c. 40.

(3) Gruzier; de la Chine, t. 4, p. 392.

(4) Article Zoroastre, dans la *Biographie universelle*.

(5) Dissertation sur les fêtes de l'année persane, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 16.

(6) *Voyages*, ch. des Gentils de l'Indostan.

(7) Horat., II, sat. 3, 273. De *Arte poetica*, 435. Les Grecs croyaient de même que les démons venaient se montrer aux hommes sous des formes hideuses. Mais c'étaient les mauvais démons et non les bons qui terrifiaient ainsi.

(8) Plaut, *Amphytr.*, art. 2, s. 2.

(9) On croyait que les âmes des morts, en revenant sur terre, produisaient des maladies et troublaient les esprits.

(10) *Voy. Bulletin archéologique de l'athénæum français* (juin 1850, p. 43). Ce que dit Origène du dieu d'Antinopolis, ad *Celsum*, III, 6.

(11) Anquetil du Perron; *Précis du système théologique de Zoroastre*, dans le *Zend Avesta*, t. II, p. 399.

(12) *Zend Avesta*, t. I, part. 2, p. 565, 566.

(13) Roberts, *oriental illustrations of the sacred scriptures, collected, of the Hindous*, p. 171. Les bouddhistes s'appliquent, à Ceylan, sur la partie du corps malade, la figure du démon, qui est regardé comme engendrant le mal, et croient ainsi en amener la guérison.

Il y a de mauvais Esprits pour les enfants, ce sont les Mogani; il y en a d'autres pour les jeunes gens et pour les vieillards. Ces démons peuvent revêtir toutes les formes, et tromper l'homme par mille illusions. Dès qu'une personne tombe malade, l'Indou demeure convaincu qu'elle est en butte à leur obsession, et il lui couvre le corps de charmes (13).

Les Bouddhistes ont absolument les mêmes idées. A leurs yeux, les démons engendrent les maladies, mais ils peuvent aussi les guérir. A Ceylan, le démon Oddy passe pour avoir une vertu très puissante contre une foule de maux, bien qu'on redoute fort ses apparitions.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(7<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

Ce second avènement du Seigneur est la nouvelle Jérusalem tant prédite dans l'Apocalypse, c'est-à-dire la nouvelle Eglise qui s'établira par la séparation des bons et des méchants, par la régénération des hommes, dont se formera la nouvelle Eglise et le nouveau ciel angélique. Cette révolution s'opérera par la parole, qui est le Seigneur, c'est-à-dire, par la révélation du sens spirituel et caché, de la parole.

Nous n'en transcrivons que ce passage, dans lequel l'ange dit à saint Jean, qui voit descendre du ciel la nouvelle Jérusalem: « Voilà le tabernacle de Dieu avec les hommes; il habitera avec eux, ils seront son peuple; il sera leur Dieu et avec eux; les nations sauvées marcheront dans sa lumière, et il n'y aura plus de nuit parmi eux » (Apocalypse, 21 : 3, 24, 25).

Le clergé romain, qui a criminellement profané la parole de Dieu, qui en a détourné le sens, qui souvent lui a substitué ses décisions; le clergé romain, qui a fait de la religion du Seigneur métier et marchandise; le clergé romain, pasteur infidèle, qui prend soin de lui-même et non du troupeau (Ezéchiel, 34, 8), est positivement désigné, réprouvé dans l'Apocalypse, au sujet de la nouvelle Jérusalem, et la destruction de l'Eglise romaine y est formellement annoncée. « Je puis attester que je l'ai appris dans les cieux. »

Lorsque l'Eglise judaïque, touchant à sa fin, menaçait d'entraîner avec elle la perte de tout le genre humain, le Seigneur jugea qu'il ne fallait pas moins que sa présence pour prévenir ce désastre; et il se manifesta aux hommes, sous leur propre forme, pour couper le mal dans sa racine. Ce mal a repullulé; malgré le bienfait de la rédemption et la lumière de l'Évangile, l'homme est incrédule et méchant, l'Eglise du Seigneur est presque anéantie; elle a eu son aurore, son midi, son soir, sa nuit; elle a passé par l'enfance, l'adolescence, la virilité, la vieillesse; et elle va finir, comme finissent les hommes et les jours, comme finissent les choses de la terre, où tout est successif, où rien n'est fixe et permanent.

Mais cette Eglise ne tombera que pour faire place à une autre, plus sainte et plus salutaire; Dieu, qui lui-même a toujours relevé des murailles abattues, Dieu, qui ne peut cesser d'aimer les hommes, les aidera dans ces jours d'affliction; il nous a promis son secours, comme il le promet à nos pères. On peut croire que la première parole, citée par Moïse, annonçait la seconde, la parole donnée aux israélites; celle-ci annonce la ré-

demption. Le Deuteronome prédit Jésus-Christ, qui lui-même, dans son Évangile, annonce en termes clairs son second avènement, c'est-à-dire son règne spirituel, ou l'établissement d'une nouvelle Église, qui aura lieu lorsque l'ancienne sera détruite, car c'est cette destruction qu'il faut entendre par la consommation du siècle et par l'abomination de la désolation, dont il est parlé au chapitre 24 de saint Matthieu.

Le mal et le faux, la corruption et l'impiété qui règnent sur la terre, sont l'abomination de la désolation, et marquent évidemment les derniers temps de l'Église actuelle. Jésus-Christ, qui viendra établir la nouvelle Église, par la régénération du cœur humain, par la révélation du sens interne de l'Écriture, par l'inspiration de la foi et de la charité, Jésus-Christ ne viendra pas en personne, ni sur les nuées du ciel, ni avec un grand éclat, comme le dit littéralement l'Évangile selon saint Matthieu. Tous les termes de ce passage sont figuratifs ; et la preuve qu'il faut les entendre spirituellement, et du règne spirituel, c'est leur correspondance, leur parfaite concordance avec ce qui fut ensuite révélé à saint Jean, dans l'Apocalypse. Ce livre prophétique, après avoir parlé figurément du mal et de l'erreur, annonce un nouveau ciel, une nouvelle terre, et la nouvelle Jérusalem qui doit descendre des cieux ; toutes ces choses signifient le bon et le vrai, remplaçant le mal et le faux. La nouvelle Jérusalem est la nouvelle Église, composée de tous ceux qui auront la foi et la charité ; le Seigneur l'a révélé.

Swedenborg entend donc par la consommation des temps, la fin de l'ancien monde, des préjugés, des superstitions, du fanatisme, de l'esprit du mal qui a envahi surtout l'Église romaine, cette secte du véritable christianisme universel ; c'est là aussi ce qu'il nomme le jugement dernier, sur lequel il a écrit un très remarquable livre. Il y a assisté en 1757, et il a vu le jugement de la grande prostituée, réprouvée et maudite à cause de ses nombreuses prévarications. En 1757, en effet, d'après son système, se passe dans le monde spirituel une scène qui n'aura son reflet et sa correspondance que cent ans après, c'est-à-dire que nous en avons vu le commencement en 1857, et ce ne sera que vingt-deux ans après que ce jugement sera consacré et confirmé sur notre terre, c'est-à-dire encore que le règne des fausses Églises du Christ ne prendra fin absolue qu'en l'année 1879, parce que tout provient, selon lui, du vrai divin ; le divin, pour nous arriver, passe par le céleste, le céleste par le spirituel, et il faut un siècle pour que le spirituel se communique pleinement au matériel, qui à son tour, a besoin de vingt-deux ans pour ce compléter et recevoir le nouveau changement.

Enfin, Swedenborg affirme que le jugement dernier, à savoir la condamnation de l'Église actuelle, a eu lieu dans le monde des Esprits en 1757, et qu'il en a été témoin, en sa qualité de précurseur de l'Église nouvelle.

Jusqu'à-là nous n'avons exposé dans notre auteur que des principes que nous pouvions jusqu'à un certain point adopter. Maintenant, pour le donner tout entier dans ses pensées et ses opinions critiquables, nous allons continuer notre exposé en faisant les plus amples réserves sur les passages que nous soulignerons et que nous blâmerons formellement dans notre jugement sur ses doctrines.

La Providence est le gouvernement du Seigneur dans le ciel et sur la terre. Elle s'étend à tout, parce qu'il n'y a qu'une source de vie, qui est le Seigneur, et c'est son influence qui conserve tout ce qui existe. Dans l'homme, tout bien influe du Seigneur, et tout mal de l'enfer. L'influence du Seigneur est selon l'ordre, elle est invisible (1), comme la Providence, pour que l'homme ne soit pas forcé de croire, ce qui détruirait sa liberté,

(1) Dieu vient à moi sans que je le voie, il s'éloigne sans que je m'en aperçoive. (Job, 9, 2).

sans laquelle il ne peut être ni régénéré, ni sauvé. L'influence est immédiate par le Seigneur, médiante par le monde spirituel, par les anges. L'influence du Seigneur découle du spirituel dans le matériel, de l'intérieur dans l'extérieur. Le Seigneur influe chez les méchants comme chez les bons, dans les Esprits célestes comme dans les Esprits infernaux ; mais ceux-ci changent le bien en mal, et le vrai en faux, car telle est la créature ou sa volonté, telle est en elle la réception de l'influence.

L'homme croit avoir ses pensées et ses volontés en lui-même et par lui-même, tandis que tout influe en lui. S'il croyait la chose comme elle est, au lieu de s'approprier le mal, il le rejetterait à l'enfer, d'où il vient. En faisant le bien, au lieu de s'en glorifier, il en attribuerait tout le mérite au Seigneur ; par le Seigneur, il verrait le bien et le mal de son intérieur, et il serait heureux ; l'orgueil a nié l'influence divine, et perdu le genre humain.

Le mal, ou le mauvais usage des choses, n'a pas été créé par le Seigneur, il a commencé avec l'enfer. Le mal spirituel, qui pervertit l'entendement de l'homme et l'éloigne de Dieu, vient de l'homme, qui, par ses parents, naît dans les maux provenant de l'amour de soi et de l'amour du monde.

Les choses temporelles et les choses éternelles sont, ici-bas, séparées par l'homme ; mais elles sont conjointes par le Seigneur, et c'est leur conjonction qui constitue l'ordre divin, la Providence.

La Providence opère sur l'homme, dès son enfance ; elle continue jusqu'à la fin de sa vie, et ensuite toute l'éternité.

De ces principes il résulte, 1° qu'il n'y a point de fatalité, ni de prédestination, et que tous les hommes ont été créés pour le ciel ; 2° qu'il n'y a point de salut instantané, et par pure miséricorde, ce qui serait contre l'ordre, qui est Dieu même ; 3° que notre régénération (de même que les événements temporels qui nous sont utiles) est amenée successivement, et par des moyens ; 4° que la prudence, ou sagesse, ou politique purement humaine, n'est rien ; que celui-là seul est sage et prudent qui se confie en la divinité, qui veut ce qu'elle veut, et fait ce qu'elle ordonne.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

En 1846, nous avons eu sous les yeux une jeune fille nommée Angélique Cottin, âgée de quatorze ans, qui présentait des phénomènes singuliers. *Instrument vivant de physique*, elle faisait éprouver à tous les corps avec lesquels elle était mise en contact, par un conducteur ou seulement l'extrémité de ses vêtements, un mouvement de répulsion ou d'attraction. Nous l'avons vue, par la seule approche de son bras, faire dévier une aiguille aimantée, agiter violemment des corps légers et les forcer à fuir, renverser des corps pesants, et dans certains moments être suivie par ceux-ci ; une banquette fut violemment attirée vers cette jeune fille lorsqu'elle l'eut touchée. Plusieurs personnes tenant une chaise et l'appuyant de toutes leurs forces sur le sol, ne pouvaient empêcher son déplacement violent lorsque cette enfant essayait de s'asseoir. Un guéridon en bois de chêne était secoué, puis renversé par le seul contact de son vêtement ; et pourtant déjà cette singulière propriété avait faibli, car à son origine cette jeune fille jetait le trouble autour d'elle en renversant tout ce qui se trouvait dans sa sphère d'activité : coffre rempli d'avoine, table de cuisine, etc., etc. ; mais cet état singulier n'a rien de l'état magnétique, il n'a pas même troublé la santé de cette enfant.

Plus de quinze cents personnes ont pu constater les faits que

nous avançons. M. Hébert (de Garnay), en a fait une étude suivie dont le résultat est consigné dans le *Journal du Magnétisme*.

Flattez-vous de votre savoir, grands génies de nos académies ; mais si vous voulez apprendre que vous savez peu, examinez la nature dans ses actes qui paraissent bizarres, étudiez ses ressources cachées, sa puissance et cette intelligence qui domine parfois la matière : *alors vous saurez que vous ne savez presque rien.*

(*Manuel de l'étudiant magnétiseur*, par le baron du Potet.)

Voici une expérience faite le 24 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 5, autour d'une table qui a tout écrit au moyen de coups frappés pour chacune des lettres dont elle avait besoin :

Nous étions cinq hommes dont aucun ne s'est assez occupé de sciences pour pouvoir formuler une seule des définitions qu'on va lire. Quand la table a commencé à s'ébranler sous nos mains, nous avons prié l'Esprit qui l'animait d'écrire son nom. Il s'y est refusé. Nous lui avons alors demandé si, tout en gardant l'incognito, il voudrait bien répondre à des questions. Il a répondu : Oui. — Quel sujet il préférerait ? — Sciences. — Quelle partie ? — Définitions.

Moi : Pouvez-vous nous dire avant chaque définition en combien de mots vous la ferez ? — Oui.

— Définissez-nous *éléments de philosophie*. — (Presque instantanément) : J'emploierai vingt-deux mots : Connaître l'organisme de l'homme, ses sensations, ses phénomènes physiques et moraux, ses rapports avec la cause ou Dieu, et avec ses semblables.

— Définissez-nous *Electricité*. — Douze mots : Force directe de la terre émanant de la vie particulière aux mondes.

— Définissez-nous *Magnétisme*. — Douze mots : Force animale, enchaînement des êtres entre eux, lien de la vie universelle.

— Définissez-nous *Somnambulisme*. — Douze mots : Etat particulier de la sensation chez certains êtres organisés supérieurement aux autres.

— Définissez-nous *Extase somnambulique*. — Trois mots : Transport somnambulique concentré. D\*\*\*

(*Les Tables parlantes*, par M. Goupy.)

M. Delanne, que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, a un fils âgé de huit ans. Cet enfant, qui entend à chaque instant parler de spiritisme dans sa famille, et qui souvent assiste aux réunions dirigées par son père et sa mère, s'est ainsi trouvé initié de bonne heure à la doctrine, et l'on est parfois surpris de la justesse avec laquelle il en raisonne les principes. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il n'est que l'écho des idées dont il a été bercé, aussi n'est-ce pas le but de cet article ; ce n'est que l'entrée en matière du fait que nous allons rapporter, et qui a son à-propos dans les circonstances actuelles.

Les réunions de M. Delanne sont graves, sérieuses, et tenues avec un ordre parfait, comme doivent l'être toutes celles auxquelles on veut faire porter des fruits. Bien que les communications écrites y tiennent la première place, on s'y occupe aussi accessoirement, et à titre d'instruction complémentaire, de manifestations physiques et typtologiques, mais comme enseignement, et jamais comme objet de curiosité. Dirigées avec méthode et recueillement, et toujours appuyées de quelques explications théoriques, elles sont dans les conditions voulues pour porter la conviction par l'impression qu'elles produisent. C'est dans de telles conditions, que les manifestations physiques sont réellement utiles ; elles parlent à l'esprit et imposent silence à la raillerie ; on se sent en présence d'un phénomène dont on entrevoit la profondeur, et qui s'éloigne jusqu'à l'idée de la plaisanterie. Si ces sortes de manifestations, dont on a

tant abusé, étaient toujours présentées de cette manière, au lieu de l'être comme amusement et prétexte de questions futiles, la critique ne les aurait pas taxées de jonglerie ; malheureusement on ne lui a que trop souvent donné prise.

L'enfant de M. Delanne s'associait souvent à ces manifestations, et influencé par le bon exemple, il les considérait comme chose sérieuse.

Un jour il se trouvait chez une personne de leur connaissance, il jouait dans la cour de la maison avec sa petite cousine, âgée de cinq ans, deux petits garçons, l'un de sept ans et l'autre de quatre. Une dame habitant le rez-de-chaussée, les engagea à entrer chez elle, et leur donna des bonbons. Les enfants, comme on le pense bien, ne se firent pas prier.

Cette dame dit au fils de M. Delanne : Comment t'appelles-tu, mon enfant ? — *Rép.* Je m'appelle Gabriel, madame. — Que fait ton père ? — *R.* Madame, mon père est Spirite. — Je ne connais pas cette profession. — *R.* Mais, madame, ce n'est pas une profession ; mon père n'est pas payé pour cela ; il le fait avec désintéressement et pour faire du bien aux hommes. — Mon petit homme, je ne sais pas ce que tu veux dire. — *R.* Comment ! vous n'avez jamais entendu parler des tables tournantes ? — Eh bien, mon ami, je voudrais bien que ton père fût ici pour les faire tourner. — *R.* C'est inutile, madame, j'ai la puissance de les faire tourner moi-même. — Alors, veux-tu essayer, et me faire voir comment l'on procède ? — *R.* Volontiers, madame.

Cela dit, ils s'assied auprès d'un guéridon de salon, y fait placer ses trois petits camarades, et les voilà tous quatre posant gravement leurs mains dessus. Gabriel fait une évocation d'un ton très sérieux et avec recueillement ; à peine a-t-il terminé, qu'à la grande stupéfaction de la dame et des petits enfants, le guéridon se soulève et frappe avec force. — Demandez, madame, dit Gabriel, qui vient répondre par la table. — La voisine interroge, et la table épelle les mots : *ton père*. — Cette dame devient pâle d'émotion. — Elle continue : Eh bien ! mon père, veuillez me dire si je dois envoyer la lettre que je viens d'écrire ? — La table répond : Oui, sans faute. — Pour me prouver que c'est bien toi, mon bon père, qui es là, voudrais-tu me dire combien il y a d'années que tu es mort ? — La table frappe aussitôt huit coups bien accentués. C'était juste le nombre d'années. — Voudrais-tu me dire ton nom et celui de la ville où tu es mort ? — La table épelle ces deux noms.

Les larmes jaillirent des yeux de cette dame qui ne put continuer, tant elle fut atterrée par cette révélation et dominée par l'émotion.

Ce fait défie assurément toute suspicion de préparations de l'instrument, d'idée préconçue et de charlatanisme. On ne peut plus mettre les deux noms épelés sur le compte du hasard. Au reste, ce n'est pas la première fois que la médiumnité se révèle chez des enfants, dans l'intimité des familles. N'est-ce pas l'accomplissement de cette parole prophétique : *Vos fils et vos filles prophétiseront.* (Actes des Apôtres, ch. II, v. 17.)

(*Revue Spirite.*)

X.

## BIBLIOGRAPHIE.

Nous recommandons à nos lecteurs une brochure fort intéressante et tout à fait spiritualiste, intitulée : *La Force et la Matière*, par F. Hément. S'adresser à la librairie du *Petit Journal*, 21, boulevard Montmartre.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V<sup>o</sup> TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CUIRE, 10.